

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) [Item](#)[20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours autobiographique](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Guizot](#), [Mandat local](#), [Parcs et Jardins](#), [Pédagogie](#), [Relation François-Dorothée](#), [Vie domestique \(François\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document *est une réponse à* :



[20. Paris, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)



[24. Paris, Samedi 12 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document



[25. Paris, Dimanche 13 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-10

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Non, dearest, vous ne rêvez point. Je l'espère bien.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°46/71-72.

Information générales

Langue Français

Cote

- 199, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/327-332

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°20. Jeudi 10 4 heures

Non Dearest vous ne rêvez point. Je l'espère bien. Qui perdrait plus que moi au réveil ? Que vous êtes aimable ! Ce n'est point à St Ouen que m'a femme s'occupait de charité. Je n'avais point le Val-Richer alors. Je l'ai acheté l'année dernière. C'est à Paris, d'ans le faubourg St Honoré, où elle s'était chargée des pauvres d'un côté de la rue de la Madeleine et où pendant le choléra elle les soignés si bien que de ses pauvres, il ne mourut qu'une vieille femme de 32 ans. Ici, il y a peu de charités à faire. Les moindres paysans possèdent et cultivent quelques champs qui leur suffisent. Ils sont assez fiers d'ailleurs, et tiennent à ne rien recevoir. L'école; qui n'est pas mauvaise est située dans un village voisin où les enfants se rendent ; en hiver surtout ,car pendant l'été ils sont occupés aux travaux de la campagne. Le cottage dont je vous ai parlé appartient à un habitant de là commune qui l'a prêté au curé jusqu'à ce qu'un presbytère soit construit. C'est de ce presbytère que nous avons besoin, et c'est là que vous m'aidez puisque vous le voulez. Nous en causerons quand je vous verrai. Car je vous verrai, J'ai mon jour devant moi ; j'y marche.

Si je pouvais presser le temps comme l'aiguille de ma pendule ! Il faut que j'en convienne. Dieu à bien fait de ne pas nous laisser régler l'allure du temps. Comme nous la précipiterions tantôt pour fuir la douleur tantôt pour arriver à la joie ! Employez bien du moins toutes vos journées d'ici au 18. Reposez-vous calmez vous, promenez-vous, fortifiez-vous. Je répète toujours la même chose. Comment faire autrement quand il n'y en a qu'une ?

Vous voulez savoir comment ma journée à moi, est réglée, quelles sont mes habitudes. Les voici. Je me lève entre 7 et 8 heures. Je vais voir ce que font mes ouvriers, car j'en ai encore. Je me promène un moment. J'entre chez ma mère, chez mes enfants. Il sont encore aux bains de mer pour tout ce mois. Remonté dans mon

cabinet j'écris mes lettres ; j'attends la poste. Je l'attends toujours même quand elle arrive plutôt que je ne dois l'attendre. La poste venue, je me donne plein loisir, pleine liberté jusqu'au déjeuner; je lis, je relis, je marche, je m'assieds, je rêve, c'est mon moment de plus grande complaisance pour moi-même.

Nous déjeunons à 11 heures. Après le déjeuner, on passe une demi-heure, une heure ensemble dans le salon ou dans le jardin. Vrai jardin de curé encore je ne me suis ruiné cette année que dans la maison, je me ruinerai l'année prochaine au dehors, à faire un jardin. J'ai du gazon, des arbres, de l'eau qui court de l'eau qui dort, du mouvement de terrain, des points de vue. L'espace est petit ; cinq ou six arpents seulement ; mais les prêtres et les bois l'entourent et l'étendent indéfiniment. Je ferai quelque chose de gracieux au milieu d'une solitude assez sauvage.

Vers une heure tout le monde est rentré chez soi. Mes filles viennent dans mon cabinet, lire avec moi de l'anglais, et causer. Je crois à la conversation, surtout quand elle est affectueuse quand un peu d'émotion se lie aux idées, et les fait pénétrer plus avant que dans l'intelligence seule. Ma fille aînée, elle a huit ans, aime passionnément la conversation, & la sienne en est presque déjà une pour moi. Il y a quelques jours à Trouville, j'étais préoccupé, triste. Je ne sais plus de quoi. Elle était là; elle vint tout à coup se jeter dans mes bras en me disant tout bas et toute rouge; « Mon père, à quel âge aurai-je toute la confiance ? Elle appartient à la petite armée des natures d'élite. Mes filles parties, je m'occupe, je lis, j'écris. Je reçois qui vient. Nous dînons à 6 heures.

Après dîner, on se promène on on reste ensemble ou seuls, chacun à son gré. Je protège la liberté des autres pour garder la mienne. Le soir, quand il n'y a point d'étranger on se réunit dans la chambre de ma mère, à qui cela est plus commode. Je fais une lecture, pour l'amusement de mes enfants, un romans de Walter-Scott, un voyage. Ils vont se coucher à 9 heures ; et avant 10 heures, je rentre chez moi; j'ouvre mes fenêtres. Le ciel est souvent beau. Le calme profond : la lune éclaire et endort toute ma vallée. C'est mon heure à moi. Prenez-la, Madame ; mettez-y ce que vous voudrez ; à coup sûr, je l'y mettrai ; je l'y ai déjà mis.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 20. Val-Richer, Jeudi 10 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-10.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/911>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur199

Date précise de la lettreJeudi 10 août 1837

Heure4 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024
